

Article

« Métathéorie, théorie et recherche empirique : l'analyse de la dépendance et du "gender" en sociologie du développement »

Leslie Sklair

Sociologie et sociétés, vol. 19, n° 2, 1987, p. 51-64.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001710ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Métathéorie, théorie et recherche empirique : l'analyse de la dépendance et du «gender» en sociologie du développement¹



LESLIE SKLAIR

La sociologie du développement, et plus particulièrement le débat néo-marxiste qui la domine, est en crise depuis un bon moment. L'analyse de l'impasse faite par David Booth (1985), une des plus claires et des plus complètes, confirme le diagnostic de crise, et c'est pourquoi je ne ferai aucun commentaire supplémentaire dans cet article sur les causes de l'impasse. Les scientifiques peuvent bien continuer à argumenter sur des détails, mais, sans douter que notre connaissance des sentiers à l'impasse s'amplifiera, je n'anticipe pas de découverte de nouvelles routes. Je tiens donc l'impasse pour acquise, le but de cet article étant de suggérer quelques façons de la transcender. En réponse au plaidoyer de Booth en faveur «d'un déplacement de la théorie à la métathéorie» dans la polémique en sociologie du développement, je me propose de faire une incursion dans la métathéorie, et surtout je tenterai de démontrer comment la métathéorie, la théorie et la recherche empirique font partie d'un même projet. Au surplus, j'argumenterais qu'à moins que la métathéorie, la théorie et la recherche empirique deviennent partie d'un même projet, nous nous retrouverons rapidement dans une autre impasse.

Il n'y a pas de consensus — en sociologie du développement ou ailleurs — à propos des différences entre la métathéorie et la théorie, et à vrai dire, tout le monde ne s'entend pas non plus sur ce qui distingue véritablement la théorie de la recherche empirique. Je suggère d'utiliser ces notions de la façon suivante².

La métathéorie est un ensemble de postulats sur les parties constituantes du monde et sur la possibilité de la connaître. La caractéristique distinctive de la métathéorie est qu'elle refuse d'accepter tout travail de la preuve empirique en déplaçant la tâche de démonstration du test empirique au

1. Comme il le deviendra clair dans ce qui suit, l'étiquette «sociologie du développement et du sous-développement» est un raccourci pour désigner la plupart des théories du développement se réclamant du postulat de la non-modernisation. Pour les fins de cet article, je crois qu'il est utile de réunir les théories du développement marxiste, néo-marxiste, radicale progressiste et autres. Je remercie David Booth pour ses précieuses critiques de la première version, et mes collègues Nicos Mouzelis et Ian Roxborough pour leurs commentaires utiles.

2. Si l'usage que je fais de ces termes est univoque, mon but est atteint. Je veux fournir une base relativement solide (brève et complète à la fois) pour l'objet principal de ce texte, à savoir qu'elle est l'impasse de la sociologie du développement et comment la dépasser. Si des sources sont requises, je citerais Lakatos (1970), Althusser (1969), Keat et Urry (1975) comme ayant apporté des contributions importantes au débat. Si la terminologie d'Althusser offense certains, des mots tels que «abstrait», «concret» peuvent être substitués à «objets de pensée»/«objets de connaissance» et «objets concrets».

plan des théories qui en sont déduisibles. Une métathéorie efficace en est une qui parvient à instaurer un haut degré de cohérence entre l'épistémologie et les objets de connaissances (sphère de l'abstrait). Certaines métathéories refusent toute charge de la preuve empirique, se voyant de ce fait attribuer l'étiquette d'ascientifique ou de non scientifique. La marque d'une métathéorie scientifique est qu'elle invite à la preuve empirique (ou dans certaines versions, à la réfutation) par la production de théories et d'hypothèses qui peuvent être testées.

Une théorie est un ensemble de propositions dérivées directement ou indirectement d'une métathéorie qui n'est pas logiquement incompatible avec elle. Une théorie prend pour acquis l'épistémologie et les objets de connaissance déployés par sa métathéorie, et ainsi n'essaie pas de les prouver ou de les réfuter directement. La fonction d'une théorie en science consiste à produire des hypothèses à propos d'objets réels (sphères du concret) — auxquels l'objet de connaissance réfère — et de faire la preuve que ces hypothèses confèrent à la métathéorie plus de plausibilité. Une théorie explique les relations entre les objets réels et prédits. Les théories heuristiques rencontrent le critère interne de la cohérence logique, et le critère externe de la preuve empirique.

La recherche empirique est une pratique de fabrication d'explications et de prédictions sur des objets réels. Elle est guidée par les abstractions de la théorie et de ses hypothèses, au sens où elles suggèrent lequel des objets concrets sera appréhendé pour faire en sorte que des explications et des prédictions soient produites. Ainsi, alors que la recherche empirique est conçue pour faire ou défaire une théorie, elle est suffisamment distanciée de la métathéorie pour que ses résultats ne l'affectent pas trop. Au surplus, c'est une stratégie procédurale courante chez les scientifiques, que de réagir à l'infirmité d'une hypothèse en la remplaçant par une autre qui ne sera pas invalidée par la recherche empirique, qui s'ajustera aux faits, tout en permettant que les théories et hypothèses soient logiquement compatibles avec une métathéorie commune.

Ces caractérisations de la métathéorie, de la théorie et de la recherche empirique reposent bien sûr sur une série de distinctions analytiques qui ne peuvent être saisies que dans la pensée abstraite. Toute tentative d'ériger des distinctions empiriques parallèles est condamnée à être stérile, de la même manière que la plupart des discussions sur «la façon de construire une théorie», ou sur «la façon de faire de la recherche empirique» tendent à être vides ou absurdes. Ceci découle de la vérité largement admise à savoir que si les bébés peuvent être ou ne pas être nés *tabula rasa*, personne n'entreprend de recherche empirique (ou en l'occurrence, quelques autres types de recherche) *tabula rasa*. Ce mouvement ordonné de la métathéorie à la théorie et ses hypothèses jusqu'à la recherche empirique constitue un outil pour faciliter la communication des idées — il n'y a pas de lien nécessaire avec la manière dont fonctionne ou devrait fonctionner la science. Il est parfaitement possible de faire de la recherche empirique utile qui confirme une théorie qu'ignorerait le chercheur (ou même contre laquelle il serait hostile) et qui ajoute de la plausibilité à une métathéorie à laquelle le chercheur n'avait jamais songé. Néanmoins, la thèse que je soutiens stipule que l'examen de la métathéorie améliorera les chances, pour toute science, d'atteindre les objectifs de l'explication et de la prédiction au moyen de la recherche empirique.

POUR UNE MÉTATHÉORIE EN SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

Alors que la métathéorie marxiste prétend traiter d'un vaste répertoire de phénomènes historiques, son centre d'intérêt fut à l'origine les économies nationales des sociétés occidentales. Cependant, les mécanismes économiques, politiques et idéologiques fondamentaux à l'œuvre dans les sociétés industrielles avancées, le sont aussi dans les sociétés industrielles pauvres et démunies, de même que dans les sociétés nouvellement industrialisées. (Pour faciliter l'exposition, j'utiliserai l'expression processus sociétaux.) Ces processus réfèrent aux problèmes de production et de reproduction des conditions d'existence, et plus précisément à la lutte incessante que doit mener la vaste majorité du monde pour arracher sa survie à la nature ou à la transformation de ses produits. En cela, les intérêts de ceux que possèdent les moyens de production sont irrécyclablement en conflit avec ceux qui ne les possèdent pas.

Les objets de connaissance de la métathéorie qui domine la sociologie du développement contemporaine sont les processus sociétaux, la manière dont ils varient intra- et interculturellement et les conséquences qu'ils entraînent sur le développement et le sous-développement. Il va sans dire que l'existence de ces processus ainsi que quelques-unes de leurs conséquences sont postulées, comme l'est d'ailleurs le rôle qu'on leur assigne dans toute théorie dérivée de la métathéorie

matérialiste historique³. Si la métathéorie accorde la priorité aux forces économiques à l'intérieur des relations sociales de production, elle le fait d'une façon qui exclut peu de choses réellement; ceci est évident pour quiconque a suivi le débat sur les modes de production. La célèbre invocation des facteurs économiques «en dernière instance» recouvre exactement tout ce que la métathéorie propose: la tentative de faire de l'improbable quelque chose de plausible en cherchant la référence en dehors de la métathéorie elle-même, c'est-à-dire dans la théorie, l'hypothèse et la recherche empirique.

L'épistémologie du matérialisme historique est le matérialisme dialectique, théorie de la connaissance réaliste qui met l'accent sur la dynamique de la contradiction dans la découverte de la vérité⁴. Nous savons ce que nous savons parce que nous établissons un certain rapport avec le monde des apparences (le concret) et avec celui de la connaissance scientifique (l'abstrait), et que nous pouvons relier les deux. Alors que certaines épistémologies considèrent la contradiction comme un signe d'échec, la métathéorie marxiste recherche la contradiction et soutient que c'est et par la contradiction que la théorie et la pratique peuvent être comprises. Les objets de connaissance et l'épistémologie de la métathéorie marxiste ne sont pas exclusifs à la sociologie du développement; c'est au niveau de la théorie que nous en découvrons la spécificité.

UNE THÉORIE POUR LA SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

C'est dans la sphère de la théorie qu'initialement les objets de connaissance (l'abstrait) établissent une relation avec les objets réels (le concret) au moyen de l'hypothèse. Il y a plusieurs théories en sociologie du développement qui dérivent directement de la métathéorie que je viens de décrire, ou qui ne sont pas incompatibles avec elle. Évidemment, celles qui sont les plus directement reliées à la métathéorie — comme les théories de la lutte des classes dans son rapport au développement et sous-développement — ont la primauté et sont celles qui produisent des hypothèses; mais il y a d'autres théories plus ou moins éloignées de ces questions centrales qui appellent aussi une attention particulière. [Quelques exemples de ces théories postulent des caractéristiques de classe pour la paysannerie (prolétariat rural), pour les bureaucraties d'État, et du potentiel (ou l'absence de potentiel) révolutionnaire des classes rurales et urbaines.] Les questions centrales du développement et du sous-développement ont produit les grandes théories concurrentes de la dépendance, de l'industrialisation capitaliste, et de l'échange inégal, pour n'en nommer que quelques-unes. Cette liste ordonnée fait violence aux remous de la sociologie du développement, en ce que certaines théories de premier degré ont des prétentions métathéoriques, subsument d'autres théories, alors que certaines entreprennent d'établir des ponts. Malgré leurs différences, toutes les théories partagent un ensemble d'énoncés métathéoriques, épistémologiques et empiriques. Il y a cependant une question philosophique éminente posée par plusieurs commentateurs; celle qui se profile de façon menaçante autour de l'interface métathéorie-théorie, et qui est responsable de plusieurs querelles: la question de la nécessité. On doit imaginer cette interface comme une membrane semi-perméable plutôt que comme un mur de briques. Puisque la science est dynamique et constamment changeante, le processus de construction théorique, de confirmation et d'infirmité provient de la métathéorie et peut alternativement l'affecter par accumulation ou par perte. Quand une proposition théorique est intimement liée au contenu de la métathéorie, elle atteint un stade de profonde corroboration et devient partie intégrante de la métathéorie; par ailleurs, lorsqu'une invalidation répétée d'une proposition théorique se produit, une partie de la métathéorie est compromise et doit être abandonnée. La place de la nécessité dans le marxisme n'a jamais été résolue et parce qu'elle est transitivement transférable de la métathéorie à la théorie, elle sème de la confusion au passage. Booth a identifié deux formes de nécessité en sociologie du développement qui peuvent être généralisées à toutes les sciences sociales. D'abord, l'idée que «les traits dominants des économies capitalistes nationales et de leur formation sociale peuvent être dérivées ou lues directement à partir du concept de mode de production capitaliste et de ses lois»; ensuite, l'idée de la forme d'une téléologie ou d'un fonctionnalisme intégral.

3. Booth (1985) rend compte de façon adéquate des querelles à propos des éléments métathéoriques que le matérialisme historique recèle. Mon but est de les réduire au minimum pour les resituer dans la sphère théorique.

4. Keat et Urry (1975, chap. 5) expriment cela clairement. Ceci et les observations qui suivent font évidemment partie d'un héritage postkuhnien. La conception de la métathéorie et de la théorie esquissée ici se veut restreinte, simple et précise.

La sérieuse confusion philosophique qui émerge de telles formulations réside dans l'espace entre l'exactitude d'une théorie et la nécessité de ses conséquences. Car si une théorie est correcte, alors ses conséquences sont nécessaires, au sens où elles ne peuvent être autrement. Par contre, si la conséquence logique d'une théorie (une hypothèse) se révèle fautive, alors ou bien la théorie dont elle en est déduite est fautive, ou bien, comme c'est souvent le cas, la théorie est incomplète. C'est ici qu'intervient l'hypothèse *ad hoc* dans le rôle clé qu'elle a en science.

Quand une hypothèse *ad hoc* sauve de façon authentique le caractère nécessaire des conséquences logiques d'une théorie, alors elle devient partie intégrante de la théorie. En ce sens, la question de la nécessité fait dévier le véritable débat, puisque c'est l'exactitude de la théorie et des hypothèses *ad hoc* qui sont requises pour la survie d'une science (cf. Lakatos, 1970).

Le problème de la nécessité est aussi soulevé dans la polémique de la téléologie du système ou du fonctionnalisme en sociologie du développement (et en sciences sociales en général). Le rejet universel (mais en aucune façon total) du fonctionnalisme parsonnien aux États-Unis et en Europe occidentale, depuis les années 70, a conduit à la relégation plutôt peu critique de la téléologie en tant que telle; en effet, pour plusieurs la moindre qualification téléologique d'un argument suffisait pour le destiner aux ordures. Cela eu de malheureuses conséquences parce que Marx autant que Parsons (sans compter les fantômes de plusieurs autres scientifiques) ont clairement reconnu qu'il y avait place pour des démonstrations comportant des concepts tels que système de fins, de besoins, de fonctions, de buts dans plusieurs théories, et éminemment celles concernant les processus biologiques et sociaux. La question est la suivante: quelle est la place des arguments téléologiques dans les théories du développement et du sous-développement? On ne trouvera pas la réponse dans la sphère de la théorie elle-même, mais plutôt dans les stratégies théoriques qui structurent la recherche empirique.

LA RECHERCHE EMPIRIQUE EN SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

La pratique de la recherche empirique consiste en la fabrication d'explications et de prédictions des relations entre objets de pensée et objets réels. Erik Olin Wright, quoique n'utilisant pas ces termes, exprime l'idée très clairement et d'une façon immédiatement pertinente pour la sociologie du développement. Wright écrit: «Le monde meurt de faim au niveau des apparences, même si la famine est produite par une dynamique sociale non immédiatement observable» (Wright, 1978, p. 11). *Le Niveau des apparences* (le concret) nous montre des peuples affamés et des champs qui, jadis, produisaient des moissons pour la survie, qui ont produit des récoltes pour l'exportation, ou qui ne produisent rien du tout, alors que la *dynamique sociale* qui permet à certains de manger et à d'autres de mourir de faim, celle qui détermine la nécessité pour les pays pauvres d'emprunter des devises étrangères, ne peut être saisie que par la pensée abstraite.

La recherche empirique sur les famines africaines des années 80 est issue des théories mettant en relation les phénomènes naturels (sécheresses, inondations, mauvaises récoltes). Certaines de ces théories sont ouvertement téléologiques et arguent que le capitalisme global (particulièrement l'agriculture capitaliste américaine) a besoin de la famine dans le Tiers-Monde pour évacuer ses surplus de céréales. Le système capitaliste global encourage dans les pays du Tiers-Monde des pratiques qui engendrent la dépendance alimentaire dans les secteurs urbain et rural et qui rendent par conséquent ces pays vulnérables à la pénurie de nourriture. Je pense que l'argument téléologique dans ce cas, tout intéressant qu'il soit, est faux. Les preuves à l'effet que la fonction ou le but de ce système est de produire la famine manquent encore. Il y a suffisamment d'entrepôts pour les surplus de céréales sans provoquer la famine, et le capitalisme global n'a sûrement pas besoin de cela pour survivre. La famine peut être un sous-produit de ces pratiques, mais cela est insuffisant pour sauver la téléologie⁵.

Il y a cependant des arguments téléologiques sur d'autres problèmes qui me semblent beaucoup plus forts car, la recherche empirique effectuée pour tester ces théories a dévoilé quelques relations entre les objets réels susceptibles d'être conceptualisés de façon fertile dans la sphère de l'abstraction comme de la fonctionnalité. Telle est la théorie de la triple ou tripartite alliance dans les pays

5. George (1985, p. 13) s'approche de cette position lorsqu'elle soutient que «le monde capitaliste préférerait que de telles gens inutiles, les pauvres paysans disparaissent — en ce moment, la faim constitue le moyen pour atteindre l'objectif —. Je réfère aussi le lecteur au débat autour de Bergeson (1980).

moins développés qui tente d'expliquer et de prédire un large répertoire « d'effets de développement » comme des conséquences d'alliances entre le capital transnational, la bureaucratie d'État locale et la bourgeoisie compradore autochtone⁶. Evans (1979) les relie à une théorie du développement qui entreprend de prouver que le développement est possible dans le Tiers-Monde capitaliste (à l'encontre de certaines théories du développement), mais qu'il s'agit d'un type particulier de développement (*mettant à l'épreuve* certains théoriciens) de la dépendance. Les hypothèses de cette théorie sont vastes et procurent l'amplitude souhaitée pour la corroboration ou l'invalidation empirique.

Un groupe d'hypothèses, ou une théorie partielle s'attarde à la place de l'investissement étranger direct et soulève très clairement la question de la téléologie pour qui veut la voir. La recherche empirique a montré que dans beaucoup de pays moins développés *a*) l'investissement étranger direct de corporations transnationales a continué d'augmenter, particulièrement dans les pays nouvellement industrialisés à la faveur de conjonctures de substitution d'importation et d'industrialisation à vocation d'exportation; *b*) les bureaucraties d'État, même dans les pays ayant une histoire d'expropriation de firmes étrangères, plus souvent qu'autrement, agissent dans l'intérêt des investisseurs étrangers; *c*) la bourgeoisie compradore se développe aux dépens de la bourgeoisie « nationale autochtone ». Où de telles « triples alliances » manifestent des traits systémiques, il devient à la fois possible et théoriquement productif de conceptualiser ces relations en termes téléologiques. Le système capitaliste global possède des fins qui lui sont inhérentes — pour maintenir les conditions d'accumulation du capital par les classes capitalistes des États nations non socialistes, et la fonction des pratiques du capital global est précisément d'assurer que ces conditions soient maintenues. La compétition à l'intérieur d'une économie a toujours été un dilemme pour le capitalisme et il en est ainsi d'emblée pour la compétition à échelle globale.

L'internationalisation croissante de la production, complémentaire à l'internationalisation de la finance qui l'a précédée, met en évidence les besoins du système, des structures et des processus qui ont été créés de façon à répondre à ces besoins. Les « triples alliances » dans les pays nouvellement industrialisés servent les besoins du capital global et des secteurs de la bureaucratie locale, de la bourgeoisie qui s'y identifie, alors qu'en même temps, elles « paraissent » contribuer au développement. C'est là précisément que réside leur fonction et c'est la fin qu'elles servent. Aucun investisseur étranger n'admettra faire dommage à l'économie qui l'accueille, aucun bureaucrate ne reconnaîtra sacrifier l'intérêt national à la gloire de l'investisseur étranger et nul capitaliste compradore ne consentira à avouer qu'il nuit au développement de l'industrie locale. Le « développement dépendant » peut être observé dans la forme des industries à capital étranger, dans les emplois, dans les programmes d'incitation à l'investissement chez les sous-contractants, dans l'importation de matériaux bruts, la machinerie, l'exportation de produits finis et non finis; plusieurs recherches empiriques ont été conduites et elles ont démontré hors de tout doute le caractère systématique et souvent contradictoire du phénomène⁷.

L'objectif de mon argumentation est de montrer que les explications téléologiques pour les découvertes fournissent un support empirique apte à mieux relier et à mieux comprendre des processus sociétaux solidaires les uns des autres, dans le Tiers-Monde (et dans d'autres mondes).

Concluons cette défense de l'utilisation d'explications téléologiques en la reliant à la question de la nécessité. Merton (1957, chap. 1), dans sa discussion classique, mais presque entièrement oubliée du fonctionnalisme, a attiré l'attention sur les concepts « d'alternatives », d'équivalents et de contradictions fonctionnels. On peut utilement déployer chacune de ces notions pour toute théorie du développement dépendant. Par exemple, il n'y a pas de contrainte pour quelque investisseur étranger direct à s'implanter dans une industrie particulière, quoique la haute incidence des corporations transnationales, dans les industries dont la valeur ajoutée provient des importations à coût très élevé, ne soit pas accidentelle.

Les explications fonctionnalistes, contrairement aux attentes, peuvent être moins rigides que les explications non fonctionnalistes en ce qui a trait aux conséquences nécessaires et spécifiques. La nécessité première d'une explication téléologique consiste en ceci que les besoins du système

6. Cette théorie fut développée dans toute son extension par Evans (1979) à propos du Brésil; des contributions utiles ont aussi été faites par Turner (1976) sur le Nigéria, Gillespie (1984) sur l'Égypte. Aucun de ces auteurs ne soulèvent le problème de la téléologie.

7. Voir en plus d'Evans, Turner, et Gillespie, Moran (1984); Newfarmer et Mueller (1975); Jenkins (1979, 1984); Sklair à paraître.

8. Cette défense téléologique et l'explication fonctionnaliste qui en découle me placent dans une minorité distincte. Pour une version encore plus poussée de l'orthodoxie, voir Mouzelis (1978, partie 2).

soient satisfaits, et comme Marx fut le premier mais non le dernier à le montrer, la faiblesse fatale du capitalisme est que ses besoins sont à la fois chaotiques et contradictoires. Cette faiblesse se révélera être aussi une force insoupçonnée à mesure que le défi de rencontrer des besoins chaotiques et contradictoires, a suscité l'apparition d'un nombre étonnant de mécanismes fonctionnels. On ne peut mieux observer le caractère extrêmement varié de leurs relations avec le capital global nulle part ailleurs que dans les pays du Tiers-Monde.

DES PROGRAMMES DE RECHERCHE POUR LA SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

Quel que soit le concept de développement utilisé — les nombreux ouvrages sur le sujet fournissent une variété d'interprétations — l'objet de toutes les théories du développement est d'expliquer ou de prédire les processus impliqués dans la réussite ou l'échec du développement. Dans la veine de l'argument qui précède, l'impasse en sociologie du développement n'est due ni aux désaccords métathéoriques — presque en général le marxisme ou des modèles compatibles avec ses postulants centraux informent la plupart des théories de la non-modernisation — ni à la prolifération des théories — puisque c'est ce qui anime toute science en santé. Plutôt, l'impasse est due aux confusions entre la métathéorie et la théorie, et à l'exigence inconsidérée de confirmation ou d'infirmité empirique de propositions métathéoriques. Les confusions sont inévitables lorsque les tenants des théories leur confèrent des prétentions métathéoriques. C'est clairement ce qui se produit au sein du plus intéressant des débats (néanmoins le plus stérile éventuellement) en sociologie du développement: il s'agit de celui de la confrontation de la «théorie de la dépendance» et de la «théorie du développement capitaliste», communément appelée la «thèse de Warren». Les considérations qui suivent tenteront de démontrer comment la stratégie du passage de la métathéorie à la théorie, aux hypothèses et à la recherche empirique peut être utilisée positivement pour faire avancer ce débat; il en est de même de la polémique «*gender-development*». Aussi entrevoyons-nous pouvoir esquisser un programme de recherche pour la sociologie du développement qui statuerait sur la compatibilité de théories différentes.

SOUS-DÉVELOPPEMENT DÉPENDANT, DÉVELOPPEMENT DÉPENDANT, ET RENVERSEMENT DE LA DÉPENDANCE

En dépit qu'elles fassent injustice à l'histoire convolutive des idées, j'aimerais pour la commodité de la chose, utiliser des étiquettes communes pour les trois théories et programmes de recherches empiriques actuellement en controverse, soit celle du sous-développement dépendant, celle du développement dépendant et la relativement nouvelle théorie du renversement de la dépendance.

Ce rapprochement inusité peut paraître bizarre à quiconque est au fait de la sociologie du développement; quelques clarifications s'imposent donc. La distinction entre métathéorie et théorie, me semble-t-il, permet de sauver temporairement la théorie du sous-développement dépendant de l'oubli auquel la plupart des critiques l'ont confinée. La théorie du sous-développement dépendant n'est clairement pas incompatible avec la métathéorie du matérialisme historique, puisqu'elle peut en être déduite sans pour autant que la métathéorie lui résiste ou tombe avec elle. C'est pourquoi la théorie du sous-développement dépendant ne peut être examinée avec les lunettes de la métathéorie, puisque la ou les théories construite(s) à partir d'elle ont à être testées, confirmées ou infirmées empiriquement.

Il n'y a pas de raison logique ou empirique pour laquelle les théories du sous-développement dépendant ne pourraient pas expliquer de façon satisfaisante certains événements, processus ou phénomènes et pas d'autres. C'est pourtant ce qui est arrivé. Il n'est pas surprenant que la théorie du sous-développement dépendant réussisse plus à fournir des explications dans des cas où le développement (peu en importe la définition) ne s'est pas produit que dans des cas où il s'est produit. À défaut de tout expliquer, une théorie peut rendre compte de certains phénomènes.

Comme plusieurs critiques l'ont montré, la théorie du sous-développement dépendant, surtout dans ses formulations classiques, tient souvent tellement de l'évidence qu'elle en est tautologique. C'est un coup fatal pour une théorie, mais pour une métathéorie, cela peut constituer un excellent point de départ. Le matérialisme historique possède une dimension globale en ce que a) l'accumulation du capital ne connaît aucune frontière nationale; b) la lutte des classes dans un pays peut avoir

des répercussions importantes sur la lutte des classes ailleurs, particulièrement dans des périodes de révolution ou de changement économique rapide. Alors qu'il y a plusieurs théories concurrentes de l'impérialisme compatibles avec la métathéorie, une certaine idée de l'impérialisme lui-même, est solidement enracinée dans la métathéorie et cela facilite l'entrée des notions de dépendance, et de mode transitoire de sous-développement. Je ne crois pas que quiconque en sociologie du développement voudrait nier que la dépendance et le développement sont d'authentiques objets de connaissance, au sens où certains phénomènes peuvent être pensés en termes d'exemplification de la dépendance et du sous-développement. La fonction de la théorie du sous-développement dépendant est de générer des hypothèses qui autoriseraient des décisions à propos d'objets réels. Certains événements, processus et phénomènes sont susceptibles d'illustrer le sous-développement dépendant alors que d'autres peuvent ne pas l'être.

La théorie du développement dépendant fut formulée, au moins en partie, pour expliquer des événements, processus et phénomènes dont la théorie de la dépendance était incapable de rendre compte avec succès⁹. Ce n'est pas difficile d'être plus spécifique ici — le problème était clairement lié à la façon dont les expériences des pays nouvellement industrialisés [aussi bien en Amérique latine qu'en Asie de l'Est (Hong Kong, Singapour, Corée du Sud, Taiwan)] peuvent être expliquées. La théorie du développement dépendant intervient avec un nouvel ensemble d'hypothèses et de programmes de recherche empirique pour interpréter l'état des pays nouvellement industrialisés et pour localiser les «miracles économiques» de pays comme le Mexique ou le Brésil (cf. Evans, 1979; Jenkins, 1979; Gereffi et Evans, 1981; Barone, 1984) et la Corée du Sud (cf. Hart-Landsberg, 1984; Barone, 1984)¹⁰. Encore une fois, personne ne pourrait possiblement nier que quelque chose analogue à l'industrialisation capitaliste s'est passé dans ces pays et plusieurs autres du Tiers-Monde. Ce qui est en question ici concerne la mesure dans laquelle la théorie du développement dépendant explique les formes spécifiques d'industrialisation et de développement que l'on retrouve dans ces pays.

La troisième théorie à laquelle j'ai adapté l'étiquette de théorie du renversement de la dépendance d'une origine non logiquement incompatible avec la métathéorie, même si elle n'en est pas déduite¹¹, entretient une certaine relation avec la fameuse thèse de Warren. Alors que l'hypothèse centrale du développement dépendant affirme que le développement, et plus particulièrement l'industrialisation est possible dans certaines parties du Tiers-Monde, selon les termes et les conditions imposés par le capital des pays centraux, surtout au moyen des opérations des corporations transnationales, la thèse de Warren affirme que non seulement le développement capitaliste est possible mais qu'il se produit, et que le sous-développement dépendant comme tel n'a jamais effectivement existé, ou que les liens de dépendance sont en train de s'effriter. La théorie du renversement de la dépendance ambitionne d'établir des événements, processus et phénomènes qui témoignent de la rupture de la dépendance. Il n'y a pas de raison logique ou concrète pour empêcher la confirmation empirique de certaines hypothèses déduites de la théorie du renversement de la dépendance et la réfutation d'autres. Il y a eu relativement peu de travail fait en sociologie du développement sur la théorie et la pratique du renversement de la dépendance en comparaison avec les théories du sous-développement dépendant et du développement dépendant. L'ambivalence des marxistes et des autres depuis Marx qui ont été sensibles au développement capitaliste, signifie qu'il est difficile d'entièrement se départir de l'idée que le capitalisme est mauvais bien qu'il semble apporter, même aux masses, quelques bénéfices dans certaines parties du monde. Néanmoins l'ortie doit être saisie.

Ma propre contribution à ce programme de recherche se traduit dans le concept de «zone de développement» et des conditions de sa réalisation, en regard des caractéristiques contradictoires de l'investissement étranger dans le Tiers-Monde (cf. Sklair, 1985)¹²; elle consiste essentiellement en une tentative de construction des critères du renversement de la dépendance au sein de zones discrètes ou de régions, et d'interprétation des difficultés à le réussir (cf. fig. 1).

9. Comme David Booth l'a rappelé, Cardoso travaillait avec cette idée du développement dépendant dans les années 60, et dans son article percutant de la *New Left Review* (Cardoso, 1972) il l'intègre clairement dans sa théorie générale de la dépendance. Cependant, je prétends que le travail de Jenkins (1977) et d'Evans (1979) a conféré au concept un pouvoir heuristique renouvelé et plus systématique.

10. Hart-Landsberg et Barone ont soulevé une virulente polémique sur le comment de l'industrialisation dépendante en Corée du Sud.

11. L'expression «renversement de la dépendance» semble avoir été développée dans sa plus large extension par Doran, Modelski et Clark, édit. (1983). Si ce livre est hautement éclectique, il contient du matériel fort intéressant.

12. Il va sans dire que les schémas de ce texte servent de guide grossier pour la synthèse de la littérature.

Figure 1

*Métathéorie matérialiste historique, théorie et recherche empirique — Développement et sous-développement**Métathéorie*

Épistémologie: Théorie réaliste de la connaissance; contradiction dialectique pour la production de la connaissance
 Contenu: Production et reproduction des conditions d'existence, conflit irréconciliable entre le travail et le capital; priorité aux relations sociales de production (lutte incessante entre les forces du développement et de sous-développement)

Possibilités théoriques

- a) sous-développement dépendant (dédit de la métathéorie)
- b) développement dépendant (dédit de la métathéorie)
- c) renversement de la dépendance (non incompatible avec la métathéorie)

Hypothèses centrales

- a) Il n'y a pas de développement authentique dans le Tiers-Monde dominé par le capitalisme
- b) Le développement des pays nouvellement industrialisés n'est pas autochtone mais dépend du capitalisme central
- c) La dépendance peut être renversée et le développement capitaliste authentique peut prendre place même dans le Tiers-Monde dominé par le capitalisme

Programmes de recherche empirique

- a) La manière dont le centre sous-développe la périphérie et la semi-périphérie; cf. pour l'Amérique latine (Frank, 1969); pour l'Afrique (Rodney, 1972) pour la Chine (Mouldner, 1977).
- b) La manière dont l'industrialisation au Tiers-Monde sert les fins du capital global et de ses agents locaux; cf. pour l'Amérique latine (Evans, 1979; Jenkins, 1979), pour la Corée du sud (Hart-Landsberg, 1984).
- c) Les conditions, dans les pays du Tiers-Monde du renversement du sous-développement dépendant et du développement dépendant; cf. pour divers pays (Doran, Chase-Dunn, Orton dans Doran *et al.* (1983), les micro-ordinateurs aux Indes (Grieco, 1984), la technologie (Street and James, 1979).

«GENDER» ET DÉVELOPPEMENT

De même que le matérialisme historique fut forcé de se confronter au féminisme surtout par des femmes marxistes ou influencées par le marxisme, la sociologie du développement et du sous-développement matérialiste historique doit à retardement envisager la question du *gender* dans le Tiers-Monde capitaliste et non capitaliste. Cette section de mon article est consacrée à l'esquisse des conséquences métathéoriques, théoriques et empiriques issues de cette confrontation et à l'élaboration de propositions de recherches empiriques viables. Je tenterai de relier ces considérations à la théorie du renversement de la dépendance discutée plus haut.

Depuis ses débuts, la métathéorie du matérialisme historique a traité de la question des femmes selon les termes de la thèse d'Engels telle que développée dans *l'Origine de la famille, de l'État, et de la propriété privée* publié en 1884. En bref, Engels y argumente que la subordination des femmes est un des nombreux effets pervers de l'institution de la propriété privée et de la division du travail caractéristiques de la société de classes. L'abolition de la propriété privée entraînerait l'intégration complète des femmes à la vie de la communauté et les habiliterait à participer à la force de travail industrielle. Ainsi, les femmes se libéreraient à la faveur du remplacement des relations de production capitalistes par des relations de production communistes. L'essentiel de la thèse d'Engels a survécu comme une partie de la métathéorie relativement non questionnée jusqu'à tout récemment, alors que des féministes ont entrepris de tester les théories sur lesquelles cette partie de la métathéorie était fondée, et elles les ont presque entièrement infirmées (cf. «Les essais» dans Kuhn et Walpe, édit., 1978). Ce processus, je l'ai nommé «perte métathéorique» puisqu'il n'est plus possible pour un tenant du matérialisme historique de travailler dans cet espace de la métathéorie. Cependant, une version mitigée de la thèse d'Engels, à l'effet que le patriarcat et le capitalisme se renforcent mutuellement, a maintenant remplacé la version orthodoxe, et le consensus actuel repose sur le constat que l'élimination du capitalisme est une condition nécessaire mais non suffisante de l'abolition du patriarcat¹³.

Les trois principales théories féministes — libérale, socialiste, radicale — ont activement contribué à la sociologie du développement et du sous-développement, même si jusqu'à maintenant,

13. Cette version de la thèse d'Engels ouvre le débat de la subordination des femmes en sociétés socialistes. Je réfère le lecteur à des recherches empiriques instructives sur la Chine, Croll (1984); sur Cuba, Murray (1979); sur l'URSS, Holland, édit. (1985); et Bodrova et Anker (1985) sur le lien entre travail-fertilité.

aucune n'a eu un impact significatif sur la version dominante, mâle en l'occurrence. À peu d'exceptions près, la question du *gender* ou brille par son absence ou est mentionnée en passant dans l'ensemble de la littérature en sociologie du développement et du sous-développement¹⁴. Ceci est tout à fait au détriment du statut théorique et empirique du champ, parce que comme j'entends le démontrer, ce n'est pas uniquement en rapport avec la thèse de Engels que la recherche féministe a forcé les marxistes à repenser leur position.

Le féminisme libéral, alors qu'il ne fut en rien dérivé du matérialisme historique, n'est pas incompatible avec lui dans quelques-unes de ses versions. L'illustration la plus claire de cela se trouve dans les travaux de Boserup (1970) et dans l'intérêt critique, quoique hautement respectueux, que les féministes socialistes et radicales ont manifesté (cf. particulièrement Beneria et Sen, 1981). Boserup allègue, entre autres choses, que l'invisibilité ou la dévaluation du travail des femmes dans le Tiers-Monde a entraîné de sérieuses méprises à propos des contributions effectives et potentielles des femmes au développement. Le programme de recherche empirique initié par Boserup, a produit un grand nombre de données valables et a conduit à la confirmation de plusieurs hypothèses qui peuvent être déduites de son livre (cf. Dixon-Mueller, 1985). Cependant, comme Beneria et Sen l'ont clairement démontré dans leur «Boserup revisited» (1981), il n'y a pas réellement de théorie explicite repérable, sans compter qu'au surplus Boserup ne questionne pas l'idée même du développement capitaliste. Malgré la validité des remarques de Beneria et Sen (y compris l'absence de lien chez Boserup entre production et reproduction), la plupart des critiques s'entendent pour dire que le livre de Boserup est valable et qu'il continue à stimuler la recherche empirique¹⁵. À mon avis, les raisons qui fondent ce jugement sont précisément de l'ordre de la compatibilité des arguments avec la métathéorie; si nous devions reconstituer à partir du livre un ensemble de théories, leurs objets de connaissance (le statut des femmes au travail, le rôle des femmes dans le développement par exemple), et leurs objets réels (le travail que les femmes font dans le Tiers-Monde, leur contribution effective au développement) procurent l'espace nécessaire pour la construction d'hypothèses à confirmer ou à infirmer par la recherche empirique.

La théorie féministe socialiste ou marxiste a émergé autant en réponse au féminisme libéral, qu'en tant que conséquence directe du travail féministe en métathéorie et théorie marxiste. Dans sa critique de ce qu'elle nomme l'école libérale des «*Women in Development*», Bandarage (1984) argue que la recherche marxiste a démontré que tous les hommes ne bénéficiaient pas du développement capitaliste, pas plus que toutes les femmes n'en souffraient dans le Tiers-Monde. L'essentiel de la théorie du développement féministe socialiste affirme que le patriarcat qui prévaut dans la plupart des pays du Tiers-Monde, loin d'être érodé par le capitalisme ou par le développement dépendant, en est intensifié du fait de la configuration spécifique des positions de classe des différents groupes de femmes. Peu nous importe que les auteurs suivants en acceptent l'appellation mais les travaux de Omvedt (1975) sur l'Inde; de Cho et Koo (1983) sur la Corée du Sud; de Rothstein (1983) sur le Mexique; de Bryceson (1981) sur le Tanzanie, constitue un solide corpus de recherches empiriques qui confirment largement les principales hypothèses de la théorie féministe socialiste.

La ligne de démarcation entre les théories féministes du développement, socialistes et radicales, est difficile à tracer précisément à cause de ce que les féministes radicales empruntent de la métathéorie du matérialisme historique (même si cela est beaucoup moins vrai des théories féministes radicales en dehors du champ du développement).

La différence clé réside dans le caractère prioritaire accordé à la classification «*sex/gender*» dans la théorie féministe radicale, contrairement à celle de classe dans la théorie féministe socialiste; toutefois, les deux ensembles théoriques partagent le même postulat à l'effet du rôle déterminant des relations de production. La latitude que la métathéorie du matérialisme historique permet sur ce point (en dépit de questions fondamentales) est analogue à une autre tout aussi importante qu'elle autorise, à savoir le poids des facteurs économiques et non économiques dans la détermination des classes. Selon les termes de ma problématique, ceci constitue la reconnaissance de larges présuppositions à propos des caractéristiques de la métathéorie, alors que les théories, les hypothèses et

14. Parmi les exceptions, voir Allen et Williams (1982, chap. 2). À propos de la question du *gender* dans les revues sur le développement, voir «*The Review of African Political Economy*», n° 27-28, 1984; le *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, vol. 7, 1975; et le *Journal of Development Studies*, vol. 17, 1981.

15. La critique de Boserup de la «conception romantique» de l'indépendance des femmes africaines qu'entretient Guyer (1983-1984) dans son excellente et cinglante attaque de la Banque mondiale et des rapports de l'*USDA* sur l'agriculture africaine, peut être un signe du tournant de la vogue.

les programmes de recherche empirique autorisent des jugements sur ce qui est le cas et sur ce qui ne l'est pas pour des exemples particuliers. Si la théorie féministe radicale et ses programmes de recherche n'excluent pas la lutte des classes en soi, elles cherchent à confirmer que les hypothèses basées sur le *gender* sont des guides plus susceptibles d'expliquer et de prédire des événements, processus et phénomènes, en sociologie du développement comme ailleurs. Par exemple, Fernandez-Kelly, dans son livre pénétrant sur les femmes à la frontière du Mexique-États-Unis, dit que «les femmes gagnent des salaires plus bas que les hommes simplement parce qu'elles sont des femmes» (1983, p. 89). Pareillement, Linda Lim (1985), dans une enquête sur les femmes du Tiers-Monde travaillant dans des multinationales, rassemble un nombre substantiel de preuves à l'effet que la division sexuelle du travail et que les relations sociales basées sur le patriarcat, rendent compte de beaucoup plus de phénomènes que la lutte entre le travail et le capital. Dans son étude sur les femmes rurales en sociétés socialistes, Croll (1981) montra clairement que les mêmes processus là où la lutte entre le travail et le capital fut formellement éliminée. Toutefois, il est possible d'argumenter comme Croll, Fernandez-Kelly et Lim le font par implication, que l'opposition entre la classe et le sexe n'est pas entièrement authentique, et que les théories féministes, socialistes et radicales, ainsi que les programmes de recherche en sociologie du développement ne sont pas nécessairement mutuellement exclusifs, mais qu'au contraire ils peuvent être des sources d'inspiration réciproque (cf. fig. 2).

QUELQUES MODESTES PROPOSITIONS POUR DÉPASSER L'IMPASSE

L'intention de cet article était de présenter une version de l'état actuel de la sociologie du développement en insistant sur le succès des théories et des preuves empiriques qui en ont émané, plutôt que de dénombrer les problèmes logiques et concrets qui empêchent toute théorie du développement d'expliquer et de prédire chaque événement singulier, processus ou phénomène dans le Tiers-Monde. Puis j'ai tenté d'appliquer en deux temps ce que Lakatos appela un *progressive problem shift*. D'abord, en attirant l'attention sur les programmes de recherche empirique qu'ont suscité différentes théories du renversement de la dépendance, j'espérais montrer comment ce qui est valable dans les théories du sous-développement dépendant, peut être utilisé à des fins de

Figure 2

*Métathéorie matérialiste historique, théorie et recherche empirique —
Gender, Développement et sous-développement*

Métathéorie

Épistémologie: Théorie réaliste de la connaissance; contradiction dialectique pour la production de la connaissance.
Contenu: Production et reproduction des conditions d'existence; conflit irréconciliable entre le travail et le capital; priorité aux relations sociales de production; lutte incessante entre le patriarcat et la libération des femmes sous le capitalisme.

Possibilités théoriques

- a) Féminisme libéral (dans certaines versions; non incompatible avec la métathéorie).
- b) Féminisme socialiste (dédit de la métathéorie).
- c) Féminisme radical (compatible avec la métathéorie).

Hypothèses centrales

- a) D'ignorer la division sexuelle du travail équivaut à interdire toute analyse du développement et du sous-développement.
- b) Le développement dépendant ou capitaliste intensifie l'exploitation de classe singulière des femmes du Tiers-Monde.
- c) L'exploitation de classe singulière des femmes du Tiers-Monde ne peut être expliquée qu'en référence au sexe/*gender*.

Programmes de recherche empirique

- a) La manière dont les sciences sociales sexistes compromettent la contribution économique réelle des femmes du Tiers-Monde; Cf. en général (Boserup, 1970); pour l'agriculture (Dixon-Mueller, 1985).
 - b) La manière dont le développement crée le prolétariat féminin, urbain et rural; au Mexique (Rothstein, 1983); en Corée du Sud (Cho et Koo, 1983); en Tanzanie (Bryceson, 1981); globalement (Nash et Fernandez-Kelly, édit., 1983).
 - c) La manière dont le patriarcat structure la division du travail dans le Tiers-Monde; au Mexique (Fernandez-Kelly, 1983); dans les *TNCs* (Lim, 1985); dans les pays socialistes (Croll, 1981).
-

corroboration ou de réfutation des hypothèses du renversement de la dépendance. Ceci peut être fait de façon éclectique *ad hoc* ou de façon systématique, mais à la lumière du succès d'une théorie et non pas *a priori*.

Ensuite, j'ai proposé l'argument suivant lequel l'alliance des théories féministes du développement et du sous-développement aux théories dominantes (mâles) fournit d'excellentes occasions pour réussir un *progressive problem shift*. Ceci est particulièrement vrai dans le cas des théories du renversement de la dépendance et des théories féministes, socialistes et radicales. J'aimerais conclure par l'examen des conditions propices à ces rapprochements théoriques dans le contexte de la nouvelle division internationale du travail. L'ensemble de la littérature sur l'internationalisation de la production a participé du postulat que les questions du *gender* ne sont pas pertinentes, ou au mieux, qu'elles sont un sous-produit des questions centrales. Frobel *et al.* (1970) évoque rarement, et encore moins discute la signification de la division sexuelle du travail dans la production globale, en dépit du fait qu'ils font une étude de cas des zones d'exportation qu'ils surnomment du nom évocateur de *world market factories*, où, comme c'est bien connu, la force de travail est composée de 70 % à 90 % de jeunes femmes. Pareillement, l'immense littérature sur les corporations transnationales dans toutes les sociétés industrielles avancées et la littérature grandissante sur les corporations transnationales et les et sur les pays moins développés sont presque entièrement silencieuses sur les questions du «gender». Les théoriciennes féministes du développement sur qui j'ai attiré l'attention sont bien sûr des exceptions¹⁶.

Quelles sont alors les questions fondamentales que les théories féministes du développement soulèvent, et que la théorie et la recherche sur la nouvelle division internationale du travail ont négligé à leur propre détriment? D'abord la division sexuelle du travail constitue une caractéristique centrale de la nouvelle division internationale du travail. Ceci ne veut pas dire que les femmes sont plus importantes que les hommes dans la division du travail, mais que le *gender* est un élément clé de la division du travail dans le Tiers-Monde. Comme Linda Lim le montre de façon exhaustive dans son enquête sur les organismes internationaux du travail, des quatre millions d'emplois dans les corporations transnationales au Tiers-Monde, il y en a d'un quart au tiers qui sont occupés par des femmes (cf. Lim, 1985).

Cependant, plus d'un million de femmes sont principalement concentrées dans sept pays (Brésil, Hong-Kong, Corée, Malaisie, Mexico, Philippines, Singapour) et dans trois industries (textile, jouets, électronique). C'est donc dire que malgré leur faible nombre absolu, la concentration des femmes dans l'industrie s'amplifie, non seulement dans les pays nouvellement industrialisés, mais aussi dans certaines industries manufacturant des biens d'exportation. La signification du *gender* et de la nouvelle division internationale du travail est donc plus qualitative que quantitative.

La seconde question fondamentale concerne les raisons pour lesquelles les corporations transnationales semblent recruter de façon croissante de la main-d'œuvre féminine pour les industries à marché global, et quelles en sont les implications pour l'emploi dans le Tiers-Monde. Ces raisons peuvent se regrouper en trois catégories. D'abord les habiletés féminines traditionnelles rendent les femmes plus efficaces dans les types d'emplois qu'offrent les corporations transnationales. C'est l'argument des «doigts agiles» qui, même ouvert à la critique, comporte des éléments de vérité (cf. parmi d'autres, Elson et Pearson, 1981; Fernandez-Kelly, 1983; Taplin, 1985). Ensuite, le travail des femmes est en moyenne moins coûteux que celui des hommes. Ceci est sans doute plus vrai pour le Tiers-Monde. Les questions que cela soulève par exemple à propos des taux relatifs d'expropriation de la plus-value du travail des femmes par rapport à ceux des hommes; celle de déterminer si des emplois spécifiques sont mal payés parce que ce sont des femmes qui les occupent, ou si les femmes sont confinées aux emplois mal rémunérés; enfin la question générale mais intéressante de savoir pourquoi un capitaliste rationnel choisirait d'employer des hommes si le travail des femmes est moins coûteux. Tous ces programmes de recherche s'avèrent également pertinents pour les pays riches ou pauvres¹⁷. Il est utile de rappeler qu'alors que les corporations transnationales paient des salaires plus bas pour des heures plus longues et dans des conditions

16. Dans ce cas particulier de nouvelle division internationale du travail, l'ouvrage d'Elson et de Pearson (1981) sur les «doigts agiles», celui de Safa (1981) sur les «*runaways shops*», et Chapkis et Enloe, édit. (1983) sur l'industrie, textile; la collection des articles de Fuentes et Ehrenreich, édit. (1983); et les nombreuses études de Linda Lim dont la référence apparaît dans Lim (1985) ont ouvert des pistes de recherches nombreuses.

17. Dex (1985) dans une étude des biais sexistes inhérents à la sociologie du travail, fournit une excellente analyse qui pourrait être conduite en sociologie du développement.

plus précaires (pour les hommes et les femmes) dans le Tiers-Monde que dans les sociétés industrielles avancées, un grand nombre de données résumées dans Lim, (1985, chap. 4) suggèrent que les emplois industriels, manuels et cléricaux, sont beaucoup plus convoités par des femmes dans les pays moins développés précisément parce qu'ils paient significativement plus que tous les autres emplois. Enfin la troisième raison pour laquelle les corporations transnationales recrutent des femmes plus que des hommes dans les *industries globales*, est à l'effet que le travail féminin est largement perçu comme plus docile, moins instable et ambitieux. Ce profil des travailleuses féminines, la reproduction des relations patriarcales en milieu de travail, renvoient à des choix d'interprétation partiellement fondés sur un optimisme ou un pessimisme politique, ou sur l'indifférence du chercheur. Qu'il suffise d'ajouter que l'incidence de la contestation et du militantisme des femmes — même s'ils furent remarqués où ils se produisirent¹⁸ — fut négligeable. Ces trois ensembles de raisons clairement interreliés, mais ils ne peuvent l'être adéquatement dans l'étude concrète de sociétés spécifiques. C'est à cette fonction que les conséquences domestiques de la nouvelle division internationale du travail sur les relations entre les sexes, et par implication sur tous les processus sociétaux centraux dans les pays moins développés doivent être appréhendés à la fois par la théorie et la recherche empirique.

Ces considérations nous conduisent directement à la troisième question fondamentale que la théorie et la recherche féministes posent pour la sociologie du développement et du sous-développement. C'est dans ce contexte que nous pouvons apercevoir le plus clairement comment les trajectoires spécifiques du capitalisme global et les conditions particulières du patriarcat se conjuguent pour surdéterminer les contradictions des situations et des pratiques des femmes dans les sociétés du Tiers-Monde. Pour l'instant, je ne peux faire plus que d'indiquer lesquelles elles sont en évoquant quelques exemples de recherches empiriques théoriquement informées et qui sont prometteuses de *progressive problem shifts*.

Une des dimensions centrales des pays du Tiers-Monde est évidemment l'urbain, le suburbain et le rural, et la façon dont elle est reliée aux attentes de rôles. Des exemples provenant de trois continents illustrent bien les besoins universels du capitalisme global et la manière dont la nouvelle division internationale du travail opère pour saper les relations patriarcales traditionnelles tout en renforçant les supports du patriarcat en général. Dans certaines parties d'Amérique latine et du sud-est asiatique (moins en Afrique), un nombre important de femmes villageoises ou dont les parents vivent dans des villages, ont trouvé des emplois dans des industries fabriquant des produits d'exportation.

Par exemple, Cho et Koo (1983) ont montré comment cela avait des effets importants sur la division sexuelle du travail à l'intérieur et à l'extérieur des fermes en Corée du Sud; Fernandez-Kelly (1983) quant à elle démontre que dans le cas des femmes travaillant dans des manufactures de biens d'exportation du côté mexicain de la frontière Mexique-États-Unis, le manque conséquent d'emplois stables pour les hommes peut intensifier l'exploitation des femmes *maquila*. En Afrique, une étude de la prolétarianisation des femmes en Tanzanie (Bryceson, 1981) illustre les effets que l'absence d'opportunités pour les femmes sur le marché de l'emploi industriel (qu'il soit autochtone ou dans les corporations transnationales) a sur les chances de survie des femmes récemment immigrées des secteurs ruraux.

La nouvelle division internationale du travail comporte aussi des conséquences sur la structure de la famille. Que le principal ou l'unique pourvoyeur de la famille soit de jeunes femmes célibataires est largement répandu dans les pays où les femmes se concentrent dans les corporations transnationales. Mais si cet état de choses procure apparemment aux femmes plus d'autonomie issue de l'indépendance économique, les faits indiquent fortement autant en Asie qu'en Amérique latine, que leurs salaires vont directement à leurs familles pour subvenir à un homme sans travail ou à des enfants sans père. La proportion des femmes sans mari, particulièrement chez celles travaillant en industrie est très forte. Cependant, ces caractéristiques de la nouvelle division internationale du travail doivent être reportées dans des contextes culturels spécifiques. Au Mexique par exemple, l'industrialisation a causé la dislocation de la structure familiale, mais en Jamaïque et à Porto Rico (comme Safa,

18. Il y a des études de cas du militantisme industriel à leadership féminin, souvent impitoyablement réprimé: cf. Fernandez-Kelly (1983) sur les «Mexican maquiladoras»; l'édition spéciale de *Isis international* sur les «Industrial Women Workers in Asia» (septembre 1985) et diverses études de l'édition de Manchester du *International Labour Reports* et de l'édition d'Amsterdam des *Transnationals Information Exchange*.

1981, l'a montré) une longue tradition de contrôle féminin de l'univers domestique en a amoindri les effets.

Les conséquences sur le patriarcat de ces processus sociétaux complexes se manifestent en structures des contradictions. Se demander si la nouvelle division du travail est bonne ou mauvaise pour les femmes, de même que se demander si l'industrialisation capitaliste est bonne ou mauvaise pour les masses laborieuses, ce n'est pas seulement passer à côté de la question, mais c'est de la faire d'une manière qui engendre des *degenerating problem shifts*. En d'autres termes, cette façon de poser le problème encourage des interrogations qui n'ont pas de réponses réelles — les processus, une fois qu'ils sont confirmés en théorie et en recherche empirique ont des effets nécessaires, et quelques-uns de ces effets en pratique, travaillent contre d'autres. Ce qui arrive alors ne peut être directement inféré de structures de contradictions, mais peut être seulement saisi à travers les théories et la recherche empirique qui les confirment ou les infirment.

Comme j'en ai fait l'argument central de ce texte, l'impasse en sociologie du développement et du sous-développement aura servi positivement dans la mesure où elle nous force à reconsidérer la métathéorie, la théorie et les programmes de recherche empirique existants pour concevoir des *progressive problem shifts*. Ma thèse est que dans deux sphères, notamment celle du renversement de la dépendance, celle du *gender* et du développement, la progression de la recherche est déjà observable, et ce, peut-être plus dans la deuxième que dans la première. De plus j'ai prétendu que la conceptualisation des questions du *gender* en tant qu'élément central de la sociologie du développement, ouvrirait un vaste répertoire de programmes de recherche, à la fois pour les féministes et les non féministes.

RÉFÉRENCES

- ALTHUSSER, Louis, *For Marx*, London, NLB, 1969.
- ALLEN, C. and G. WILLIAMS (édit.), *The Sociology of Developing Societies: Sub-Saharan Africa*, London, Macmillan, 1982.
- BANDARAGE, Asoka, «Women in Development: Liberalism, Marxism and Marxist Feminism», *Development and Change*, 15, 1984.
- BARONE, C., «Reply», *Review of Radical Political Economists*, 16, 1984.
- BENERIA, Lourdes and GITA Sen, «Accumulation, Reproduction and Women's Role in Economic Development: Boserup Revisited», *Signs*, 7, 1981.
- BERGESON, H. O., «A New Food Regime: Necessary but Impossible», *International Organization*, 34, 1980.
- BODROVA, Valentina and Richard ANKER (édit.), *Working Women in Socialist Countries: The Fertility Connection*, Geneva, ILO, 1985.
- BOOTH, David, «Marxism and Development Sociology: Interpreting the Impasse», *World Development*, 13, 1985.
- BOSERUP, E., *Woman's Role in Economic Development*, London, Allen and Unwin, 1970.
- BRYCESON, Deborah Fahy, «The Proletarianization of Women in Tanzania», *Review of African Political Economy*, 17, 1981.
- CARDOSO, F. H., «Dependency and Development in Latin America», *New Left Review*, 74, 1972.
- CHAPKIS, W. and C. ENLOE (édit.), *Of Common Cloth, Women in the Global Textile Industry*, Washington, Transnational, 1983.
- CHO, Uhn and Hagen KOO, «Economic Development and Women's Work in a Newly Industrializing Country: The Case of Korea», *Development and Change*, 14, 1983.
- ROLL, E., «Women in Rural Production and Reproduction in the Soviet Union, China, Cuba, and Tanzania: Socialist Development Experiences; Case Studies», *Signs*, 7, 1981.
- ROLL, E., *Chinese Women Since Mao*, London, Zed, 1984.
- DEX, Shirley, *The Sexual Division of Work: Conceptual Revolutions in the Social Sciences*, Sussex: Wheatsheaf, 1984.
- DIXON-MUELLER, Ruth, *Women's Work in Third World Agriculture*, Geneva, ILO, 1985.
- DORAN, D., G. MODELSKI, C. CLARK (édit.), *North/South Relations: Studies of Dependency Reversal*, New York, Praeger, 1983.
- ELSON, D. et R. PEARSON, «Nimble Fingers Make Cheap Workers': An Analysis of Women's Employment in Third World Manufacturing», *Feminist Review*, 7, 1981.
- EVANS, Peter, *Dependent Development: the Alliance of Multinational, State, and Local Capital in Brazil*, Princeton, Princeton University Press, 1979.
- FERNANDEZ-KELLY, Maria Patricia, *For we are Sold, I and my People*, Albany, N.Y., State University Press, 1983.
- FRANK, A. G., *Capitalism and Underdevelopment in Latin America*, New York, Monthly Review Press, 1969.
- FROBEL, F. et al., *The New International Division of Labour*, Cambridge, CUP, 1979.
- FUENTES A. et B. EHRENREICH, *Women in the Global Factory*, Boston, South End Press, 1983.
- GEORGE, S., *Ill Fares the Land: Essays on Food, Hunger, and Power*, London, Writers and Readers, 1985.
- GEREFFI, G. et P. EVANS, «Transnational Corporations, Dependent Development and State Policy in the Semiperiphery: A Comparison of Brazil and Mexico», *Latin American Research Review*, 16, 1981.
- GILLESPIE, K., *The Tripartite Relationship*, New York, Praeger, 1984.
- GRIECO, J., *Between Dependence and Autonomy: India's Experience with the International Computer Industry*, Berkeley, University of California Press, 1984.

- GUYER, Jane, «Review Article», *Review of African Political Economy*, 27-28, 1983-1984.
- HART-LANDSBERG, Martin, «Capitalism and Third-World Economic Development: A Critical Look at the South Korean Economic «Miracle», *Review of Radical Political Economists*, 16, 1984.
- HOLLAND, B. (édit.), *Soviet Sisterhood*, London, Fourth Estate, 1985.
- JENKINS, Rhys, *Dependent Industrialization in Latin America*, New York, Praeger, 1977.
- JENKINS, Rhys, *Transnational Corporations and Industrial Transformation in Latin America*, London, MacMillan, 1984.
- KEAT, R. et J. URRY *Social Theory as Science*, London, Routledge and Kegan Paul, 1975.
- KUHN, A. et A.-M. WOLPE (édit.), *Feminism and Materialism*, London, Routledge and Kegan Paul, 1978.
- LAKATOS, Imre, dans I. Lakatos et A. Musgrave (édit.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, CUP, 1970.
- LIM, Linda, *Women Workers in Multinational Enterprises in Developing Countries*, Geneva, ILO, 1985.
- MERTON, Robert K., *Social Theory and Social Structure*, Glencoe, The Free Press, 1957.
- MORAN, T., *Multinational Corporations and the Politics of Dependence: Copper in Chile*, Princeton, Princeton University Press, 1974.
- MOULDER, Frances, *Japan, China and the Modern World Economy*, Cambridge, CUP 1977.
- MOUZELIS, Nicos, *Modern Greece*, London, Macmillan, 1978.
- MURRAY, N., «Socialism and Feminism: Women and the Cuban Revolution» (2 Parts), *Feminist Review*, 2 et 3, 1979.
- NASH, J. et M. P. FERNANDEZ-KELLY (édit.), *Women, Men and the International Division of Labor*, Albany, N.Y., State University Press, 1983.
- NEWFARMER, R. et W. MUELLER, *Multinational Corporations in Brazil and Mexico*, Washington, U.S. Government, 1975.
- OMVEDT, Gail, «Caste, Class, and Women's Liberation in India», *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, 7, Part 1, 1975.
- RODNEY, Walter, *How Europe Underdeveloped Africa*, Dar es Salaam, Tanzania Publishing House, 1972.
- ROTHSTEIN, Frances A., *Three Different Worlds: Women, Men and Children in an Industrializing Community*, Westport, Greenwood, 1984.
- SKLAIR, Leslie, «Shenzhen: A Chinese «Development Zone» in Global Perspective», *Development and Change*, 15, 1985.
- SKLAIR, Leslie (forthcoming), «Foreign investment and Irish development», *Progress in Planning* (whole issue).
- STREET, J. et D. JAMES (édit.), *Technological Progress in Latin America: Prospects for Overcoming Dependency*, Boulder, Westview, 1979.
- TAPLIN, Ruth, «The Effects of the Electronics Industry on Rural Kinship Relations in Malaysia» *Michigan Academician*, 1984.
- THOMAS, Clive, *Dependence and Transformation*, London and New York, Monthly Review Press, 1974.
- TURNER, Teresa, «Multinational Corporations and the Instability of the Nigerian State», *Review of African Political Economy*, 5, 1976.
- WRIGHT, Erik Olin, *Class, Crisis and the State*, London, NLB, 1978.

RÉSUMÉ

Un bilan des travaux contemporains en sociologie du développement, dans sa version néo-marxiste, conduit rapidement à un constat de crise sinon d'impasse. L'objectif de cet article est de montrer comment l'impasse pourrait être transcendée: en effet, un retour critique sur les notions de métathéorie et de théorie en regard de la recherche empirique permet d'identifier la confusion actuelle entre la métathéorie et la théorie et fournit des éléments essentiels pour mieux articuler la métathéorie à la recherche empirique. Un programme de recherche en sociologie du développement est esquissé sur la base de la compatibilité des théories différentes que sont les théories du renversement de la dépendance et les théories féministes du *gender* et du développement.

SUMMARY

Taking stock of contemporary studies in the sociology of development, especially in its neo-Marxist version, leads one rapidly to the acknowledgement of a crisis, if not of an impasse. The object of this paper is to show how this impasse could be transcended. A critical re-examination of the notions of metatheory and of theory as they relate to empirical research makes it possible to identify the confusion we now see between these two, and supplies the necessary elements for a better linkage between metatheory and empirical research. A program of research in the sociology of development is outlined on the basis of the compatibility between such different theories as those of dependency reversal and the feminist theories of gender and development.

RESUMEN

Un balance de los trabajos contemporáneos en sociología del desarrollo, en su versión neo-marxista, conduce rápidamente a constatar una crisis o por lo menos un punto muerto. El objetivo de este artículo es mostrar como este punto muerto podría ser transcendido: en efecto, una mirada crítica sobre nociones de meta-teoría y de teoría en relación a la investigación empírica permite identificar la confusión actual entre la meta-teoría y la teoría, y proporciona los elementos esenciales para articular mejor la meta-teoría a la investigación empírica. Un programa de investigación en sociología del desarrollo es esbozado sobre la base de la compatibilidad de teorías diferentes que son las teorías del derrocamiento de la dependencia y las teorías feministas del *gender* y del desarrollo.